

## LE CRIME RITUEL CHEZ LES JUIFS

+++

Grand rabbin Neofit, converti au christianisme et devenu moine, publia en 1803, en langue moldave, le volume « Le sang chrétien dans les rites israélites de la Synagogue moderne » . Ce livre fut traduit en grec en 1843, en italien en 1833.

A la page 19, Néofit y écrit :

« Ce terrible secret n'est pas connu de tous les Juifs, mais seulement des Chakam (docteurs en Israël) et des rabbins, qui portent le titre de « Conservateurs du mystère du Sang ». Ceux-ci le communiquent verbalement aux pères de famille et ceux-ci, à leur tour, confient le secret à celui de leurs fils qui leur semble le plus digne de confiance, tout en y ajoutant des menaces épouvantables contre celui qui le trahirait. Néofit relate ensuite : « Lorsque j'eus treize ans, mon père me prit à part dans une chambre obscure et, après avoir représenté la haine contre les chrétiens comme étant une chose agréable à Jéhovah, il me dit que notre Dieu nous avait ordonné de répandre le sang chrétien et de le préserver pour un usage rituel. « Mon fils, dit-il, en m'embrassant, maintenant que tu es en possession de ce secret, tu es devenu mon plus intime confident, vraiment un autre moi-même ! Puis il plaça une couronne sur ma tête et me donna des explications concernant le mystère du sang, jadis révélé aux Hébreux par Jéhovah ; dorénavant je serai le dépositaire du plus important secret de la religion israélite. Des imprécations et des menaces terribles furent proférées contre moi si jamais je révélais ce secret à ma mère, mes frères, mes sœurs ou ma future épouse. Je ne devais le communiquer qu'à celui de mes fils qui serait le plus apte à le conserver. Ainsi le secret passerait de père en fils à travers les générations jusqu'aux siècles à venir ».

## L'AFFAIRE DE DAMAS (1840)

par

Gougenot des Mousseaux

Le 5 février 1840, le Père Thomas [ressortissant français] est appelé dans une maison juive, sous prétexte de vacciner un enfant, opération dans laquelle il excelle ; mais l'enfant est malade, et le Père est sur le point de se retirer. Il cède cependant à l'invitation pressante d'entrer dans la maison voisine, « celle de D\*\*\* , le plus pieux des Juifs de Damas ! un Juif que les chrétiens eux-mêmes regardent comme un honnête homme, et que le Père Thomas compte au nombre de ses amis. » Le soir commence : on l'accueille avec affection, et bientôt surviennent les deux frères de D\*\*\*, puis un de leurs oncles, et deux Juifs qui comptent entre les plus notables de Damas. Tout à coup, le Père Thomas, saisi par ces gens à l'improviste, est bâillonné, garrotté, puis enlevé, transporté dans un appartement éloigné de la rue, et l'on y attend la fin du jour. La nuit tombe, et avec elle arrive un rabbin, accompagné du barbier-saigneur S\*\*\*, sur lequel les sacrificateurs ont compté pour l'accomplissement de leur projet. — « Allons, S\*\*\*, égorge-nous cet homme, nous t'attendions. » — Mais le barbier pâlit, le cœur lui manque, et il se refuse. Les sacrifiants, déçus dans leur espoir, prennent le parti d'étendre à terre le Père Thomas, et le plus pieux des Juifs de Damas, l'honnête D\*\*\*, faisant contre fortune bon cœur, se résigne à lui scier lui-même la gorge avec un couteau. La main lui tremble cependant ! bientôt même il faut que son frère A\*\*\* le remplace, tandis que le barbier se contente de tenir la barbe du Père, dont le sang est recueilli dans un vase pour être envoyé plus tard au grand rabbin. Il s'agit ensuite de faire disparaître les traces de ce meurtre. Les officiants se mettent donc à brûler les habits de la victime, dont les chairs sont hachées en menus morceaux et les os brisés sous le pilon ; après quoi cette pâte humaine est jetée dans un cloaque.

Cependant les recherches commencées par le domestique du Père Thomas ont alarmé les Juifs, et sept des plus notables de Damas, entre lesquels trois rabbins, décrètent l'urgence de faire disparaître cet homme. Ils le guettent, le saisissent, le sacrifient de la même manière qu'ils ont sacrifié son maître, et ne conservent de sa personne que tout juste ce que convoitait leur foi talmudique : son sang ! L'historien Achille Laurent, membre de la Société orientale nous le dit « plusieurs de ces divers attentats, quoique connus et prouvés, étaient restés sans poursuites de la part de la justice, à cause de la prépondérance de certains Juifs dans le gouvernement. » Mais, cette fois, la justice, informée par le consul de France, obtint après « les procédures ordinaires et légales du pays, » et sur les débris presque fumants des victimes, les aveux des coupables.

A cette nouvelle qui les bouleverse, « les Juifs d'Europe jettent les hauts cris, non contre les coupables, mais contre la victime ; mais contre le consul français, mais contre la justice. » Digne du noble pays qu'il représente, le consul de France « a fait courageusement son devoir en dépit de leurs offres, de leurs promesses et de leurs menaces. Les Juifs demandent à son gouvernement sa flétrissure et sa destitution... Ils offrent en même temps des sommes énormes aux employés des consulats français pour supprimer les pièces de la procédure ;... » mais la vérité ne se laissera point étouffer, elle bravera tous leurs efforts...

Nous croyons devoir entrer dans quelques-uns des détails caractéristiques de cette monstruosité, que jamais les Juifs ne nièrent avec une unanimité plus audacieuse qu'à l'époque actuelle ; et, sans parti pris que nous voulons être, nous puiserons nos documents aux sources mêmes de la justice, et sous la garantie de M. Laurent, qui publia les pièces du procès.

Le premier interrogatoire, et c'est par là que nous entrons dans notre sujet, est celui du barbier. Pressé qu'il est de questions, il se décide, « après de nombreux faux-fuyants et de manifestes hésitations, à franchement avouer ce qui suit :

« D\*\*\* me fit venir ; j'allai chez lui, j'y trouvai le khakam (rabbin), M\*\*\*, etc., etc., et le Père Thomas qui était lié. D\*\*\*, et son frère A\*\*\*, me dirent : « Égorge ce prêtre. » — Je répondis que je ne le pouvais pas. « Attends, » me dirent-ils,

et ils apportèrent un couteau. Je jetai le Père par terre, et, le tenant avec un des assistants, je plaçai son cou au-dessus d'une grande bassine. D\*\*\* saisit le couteau, l'égorgea, et A\*\*\* l'acheva. Le sang fut recueilli dans la bassine, sans qu'il s'en perdît une goutte ; après quoi, le cadavre fut traîné de la chambre du meurtre dans la chambre au bois. Là, nous le dépouillâmes de ses vêtements, qui furent brûlés ; ensuite arriva le domestique M\*\*\*, » et les sept susnommés nous dirent « de dépecer le prêtre. » Nous demandâmes comment s'y prendre pour faire disparaître les morceaux ; ils nous répondirent : « Jetez-les dans les conduits. » Nous les dépecâmes ; nous en mîmes les débris dans un sac, et, au fur et à mesure, nous allâmes les jeter dans les conduits, puis nous retournâmes chez D\*\*\*. L'opération terminée, ils dirent qu'ils marieraient le domestique à leurs frais, et qu'ils me donneraient de l'argent. Alors je m'en fus chez moi. »

... Fort bien, mais les ossements pouvaient vous trahir ; qu'avez-vous fait de ces os ? « Nous les avons cassés sur la pierre, avec le pilon du mortier. » — Et de la tête ? — « Nous l'avons également brisée avec le même instrument. — Vous a-t-on payé quelque chose ? — On m'a promis de l'argent, en me disant que si je parlais on déclarerait que c'est moi qui l'ai tué. Quant au domestique, on lui promit de le marier, comme je viens de le dire. » — Et comment était le sac dans lequel vous mettiez les débris ? — « Comme tous les sacs à café, en toile d'emballage, et de couleur grise. » — ... Qu'avez-vous fait des entrailles ? — « Nous les avons coupées, nous les avons mises dans le sac, et nous les avons jetées dans le conduit. — Le sac ne laissait-il pas dégoutter les matières contenues dans les entrailles ? — Un sac à café, lorsqu'il est mouillé, n'est pas sujet à laisser dégoutter ce qu'il renferme... — Le portiez-vous seul ? — Le domestique et moi nous nous entr'aidions, ou nous le portions tour à tour. — « Lorsque vous avez dépecé le Père, combien étiez-vous ? combien aviez-vous de couteaux ? et de quel genre étaient ces couteaux ? — Le domestique et moi nous le dépecions, et les sept autres nous indiquaient la manière de s'y prendre. Tantôt je coupais, et tantôt c'était le domestique ; nous nous relayions lorsque l'un ou l'autre était fatigué. Le couteau était comme ceux des bouchers ; c'était le même qui avait servi pour le meurtre ... — Sur quel pavé avez-vous brisé les os ? — Sur le pavé

entre les deux chambres. — Mais en brisant la tête, la cervelle dut en sortir ? — Nous l'avons transportée avec les os... » — A quelle heure, à peu près, le meurtre a-t-il eu lieu, et combien s'est-il passé de temps jusqu'à la complète effusion du sang ?... — Je crois que le meurtre a eu lieu vers le letchai. « Le Père est demeuré au-dessus de la bassine jusqu'à l'entière effusion du sang, l'espace d'une demi heure ou de deux tiers d'heure... Quand nous eûmes terminé toute l'opération, il pouvait être environ huit heures, plus ou moins . »

Le domestique M\*\*\* fut à son tour interrogé, et ses réponses concordèrent exactement avec celles de S\*\*\*, avec les réponses des autres accusés, et avec tous les faits de l'enquête . La justice se mit alors en devoir de vérifier l'endroit où les Juifs avaient jeté les débris : la pâte d'os et de chair de leur vieil ami le Père Thomas. « On découvrit le canal, et l'on trouva à l'entrée des traces de sang et des filaments de chair... Les ouvriers qui descendirent dans le conduit en tirèrent plusieurs fragments de chair, une rotule, un morceau du coeur, des débris du crâne, d'autres morceaux d'os et des parties de la calotte du Père. On mit le tout dans une corbeille, et on consigna ces débris au consul de France pour les faire examiner par des médecins, après que le pacha les eut vus, qu'il les eut montrés aux accusés et en eut fait constater la nature ... »

..... Cependant, après l'assassinat du Père Thomas, il avait été décidé chez les Juifs de se débarrasser de son domestique [également de confession chrétienne], dont les investigations devenaient compromettantes ; et ce domestique disparut. Le lecteur connaîtra, par les pièces que recueillit et que nous livre M. Laurent, les menus détails du complot judaïque dont l'exécution mit fin aux premières terreurs des Juifs. Nous nous bornerons à relater quelques parties des interrogatoires qui concernent le second acte de cette tragédie. Ainsi, par exemple, l'un des accusés, M\*\*\*, pressé de questions, et craignant de se compromettre, adresse cette demande : « Quelqu'un a-t-il confessé avant moi ? — Certainement il a été fait des aveux ; dites la vérité à votre tour. — M\*\*\* : Lorsque je retournai chez mon maître, il me demanda : As-tu donné avis pour le domestique ? Je répondis oui ; sur ce, il me dit : Retourne, va voir s'ils l'ont pris ou non, et qu'est-ce qu'on en fait. — J'allai

chez M\*\*\*, je trouvai la porte fermée aux verrous ; je frappai ; le mâallem M\*\*\* F\*\*\* vint m'ouvrir : — Nous le tenons ; veux-tu entrer, ou t'en aller ? — J'entrerai pour voir, lui dis-je. » J'entrai, et je trouvai I\*\*\* P\*\*\* et A\*\*\* S\*\*\* ; on s'occupait à lier les mains du patient derrière le dos, avec son mouchoir, après lui avoir « bandé la bouche avec un linge blanc. La chose se passait dans le petit divan qui est dans la petite cour extérieure, où se trouvent les latrines, et c'est dans ces latrines qu'on jeta la chair et les os. On avait barricadé la porte avec une poutre ; et, après qu'I\*\*\* P\*\*\* et A\*\*\* S\*\*\* lui eurent lié les mains derrière le dos, il fut jeté par terre par M\*\*\* F\*\*\* et M\*\*\* F\*\*\* fils de R\*\*\*, etc., » c'est-à-dire par les sept qui étaient présents à l'opération. Il y en avait parmi eux qui regardaient faire les autres. On apporta une bassine de cuivre étamé ; on lui mit le cou sur cette bassine, et M\*\*\* F\*\*\* l'égorgea de ses propres mains. Y\*\*\*, M\*\*\*, F\*\*\* et moi, nous lui tenions la tête. A\*\*\*, fils de R\*\*\*, et I\*\*\* P\*\*\* tenaient les pieds, et étaient assis dessus. A\*\*\* S\*\*\* et les autres tenaient le corps solidement, pour l'empêcher de bouger, jusqu'à ce que le sang eût fini de couler. Je demurai encore un quart d'heure, en attendant qu'il fût bien mort. Alors je les laissai, et je me rendis chez mon maître, auquel je donnai avis de ce qui s'était passé. »

..... « Quelqu'un de ces sept individus est-il sorti pendant que vous étiez encore là ? — Personne avant qu'il fût égorgé et le sang écoulé. » ..... « Au moyen de quel expédient a-t-on fait entrer le domestique ? — J'ai déjà dit que j'avais compris des paroles de Y\*\*\* M\*\*\* F\*\*\* qu'ils étaient réunis cinq dans la rue, près la porte ; que le domestique vint demander après son maître, et que Y\*\*\* M\*\*\* répondit : Ton maître s'est attardé chez nous ; il vaccine un enfant ; si tu veux l'attendre, entre, va le trouver. Il entra par ce moyen, et il en est advenu ce que j'ai déclaré. » — « Qu'a-t-on fait du sang, et qui l'a pris ? » — Après quelques tergiversations l'accusé répond : « La vérité est qu'A\*\*\* S\*\*\* a versé le sang dans la bouteille qu'il tenait à la main. On se servit d'un entonnoir neuf en fer-blanc, comme ceux en usage chez les marchands d'huile. Ce fut Y\*\*\* M\*\*\* F\*\*\* qui prit la bassine pour le verser dans la bouteille. Après qu'elle fut remplie, A\*\*\* S\*\*\* la confia à Y\*\*\* A\*\*\* . »

Peut-être serait-il difficile d'imaginer une abondance et une précision de détails plus remarquables que celles qui

s'échappent de la bouche des déposants. En tous cas, nous laisserons aux pièces du procès, que recherchera peut-être le lecteur, le soin de l'édifier sur de nombreuses particularités que nous supprimons, et nous le mettrons en toute simplicité sur la voie des faits propres à lui faire comprendre le motif des protestations formulées contre la condamnation qui frappa les Juifs.

Lorsque Israël se mit à la recherche des moyens de protester contre les accusations qui l'atteignaient, il se trouva que l'un des complices du crime, le Juif P\*\*\*, était sujet de l'Autriche, chance heureuse qui donna plus tard à M. Merlato, le consul autrichien, l'occasion d'intervenir dans le débat, ce dont il n'avait été nullement question tout d'abord. Car, le lendemain de la découverte des restes du P. Thomas, M. le consul de France, accompagné de M. Beaudin, des religieux de Terre sainte, du Père François, Capucin, et du sieur Salina, médecin, était allé rendre visite à M. Merlato. La conversation ayant roulé tout le temps sur le double assassinat du Père Thomas et de son domestique, M. Merlato,... élevant le verbe de manière à être entendu de tous, avait dit : « qu'il croyait bien que, pour le plus grand nombre, un sentiment de fanatisme avait inspiré le crime ; mais qu'il pensait que, pour certains d'entre eux, leur coopération pouvait avoir eu pour mobile l'idée de trafiquer sur le sang. Puis, se tournant vers le consul de France... : « C'est d'après cette conviction que j'ai fait prier Chérif Pacha, — gouverneur général de la Syrie, — de faire espionner P\*\*\*, et, si besoin est, de faire fouiller sa maison . »

A cette page, nous devons ajouter une partie importante de la lettre que M. Pierre Laurella, consul d'Autriche à Beyrouth, adressait à M. Joseph Bellier, agent consulaire de la même nation à Latakiah : « Je ne sais si vous avez su l'horrible assassinat fait par les Juifs de Damas sur la personne du R. Père Thomas, Capucin, et de son domestique. Je vous remets copie de ce que m'écrit M. Merlato, consul autrichien. Cependant il ne faudra pas en faire une publicité (sic) ; vous en comprenez sans doute la raison . »

Or, voici quelle était la lettre de M. Merlato : « Damas, 28 février 1840. — Le croirait-on ? Dans la maison de D\*\*\* A\*\*\* a été commis l'horrible assassinat du Père Thomas ! Ces infâmes, au nombre de trois frères, d'un oncle de

M\*\*\* A\*\*\*,..... d'un barbier et d'un domestique, ont égorgé l'infortuné vieillard, et en ont recueilli le sang. Ensuite, ayant mis le cadavre en tout petits morceaux et brisé le crâne et les ossements, ils jetèrent le tout dans un conduit du quartier juif. Le susdit barbier et le domestique déclarent le tout, et quatre autres, jusqu'à présent, ont également avoué. Ces derniers sont au nombre des complices. Les restes du défunt furent retrouvés à l'endroit indiqué par les déclarants, dont trois disent que le crime résulte des principes religieux. On cherche maintenant à découvrir où a été caché le sang. On ignore encore la trace du domestique assassiné, mais on suppose qu'il a eu la même fin dans quelque autre maison de ces brigands,.... etc. »

Supposition très-juste, car on ne tarda guère à savoir ce que M. le consul Merlato ignorait à cette date. Bientôt, en effet, les soupçons conçus s'étaient changés en certitude, et, le 22 avril suivant, M. le comte Ratti Menton, consul de France à Damas, l'homme généreux dont la conduite dans cette déplorable affaire reçut dans la Chambre des représentants de la France un si juste tribut d'éloges officiels , écrivait à Chérif Pacha : « Je dois ajouter de nouvelles informations sur les intrigues pratiquées par les Juifs, et sur les mouvements qu'ils se donnent... J'expose donc à Votre Excellence qu'un Juif, intermédiaire de ses coreligionnaires, a demandé, par l'entremise du protégé d'un autre consulat que le mien, à s'aboucher avec le sieur C\*\*\*, et à se réunir tous les trois pour traiter une affaire importante. Cette réunion a eu lieu de mon consentement, afin de connaître le but de l'intermédiaire juif. Celui-ci a formulé quatre propositions. La première stipule la « cessation de toute traduction des livres juifs, parce que, disait-il, c'était une humiliation pour la nation . » La deuxième corrobore la première. La troisième est une « intervention auprès de moi pour obtenir de Votre Excellence la mise en liberté du mâallem [rabbin] R\*\*\* F\*\*\*. » La quatrième, enfin, « sollicite l'adoption de mesures propres à obtenir un jugement moins sévère en faveur des condamnés, par la commutation de la peine de mort en toute autre punition. »

Ces quatre points obtenus, on payait cinq cent mille piastres : savoir, « cent cinquante mille comptant au moment de la ratification, et les trois cent cinquante mille restant après que tout serait terminé. C\*\*\* restait libre de partager



la somme totale avec qui bon lui semblerait. »

Le sieur C\*\*\* demandant au Juif où se prendraient les cinq cent mille piastres en question... le Juif répondit que « cette somme ne devait être prise sur personne, mais qu'elle se trouvait prête dans la caisse de la synagogue, appelée caisse des pauvres ! » Signé : Comte de RATTI-MENTON .

Quant à J\*\*\* P\*\*\*, ce protégé de l'Autriche que son consulat avait abandonné d'abord aux exigences de la légalité, il « chercha constamment par son attitude audacieuse, en se prévalant du nom du gouvernement autrichien et de celui de ses supérieurs, à en imposer à la justice égyptienne et à encourager ses coaccusés. » Sa réponse est d'ailleurs « calquée sur celle que fit M. Merlato à M. de Ratti-Menton vers le 7 mars, lorsque s'éleva un conflit entre ces deux consuls relativement à la compétence de Chérif-Pacha. Le consul d'Autriche, qui avait consenti sans difficulté à l'incarcération de P\*\*\* dans la prison du gouvernement local, déclara au consul de France, lors de son revirement, qu'il ne le laisserait pas juger par l'autorité égyptienne, mais qu'il l'enverrait au tribunal de ses supérieurs. Il n'expliqua pas si c'était à ses supérieurs d'Alep, d'Alexandrie, de Constantinople ou de Vienne ! »

Cependant M. le consul de France restait inébranlable dans les voies du devoir et de l'honneur. Sa conduite fut donc attaquée par les Juifs et par leurs protecteurs. « Pour défendre les Juifs, nous dit M. Hamont, les consuls d'Autriche ont attaqué la réputation d'un magistrat français ! C'est un moyen étrange, mais il n'atténue pas l'accusation qui pèse sur les protégés des Autrichiens. Nous avons lieu de nous étonner qu'un consul général d'Autriche, homme instruit, versé dans les moeurs des Orientaux, ait demandé que l'affaire fût examinée dans des formes spéciales..... Et que sont donc les Juifs de Damas pour qu'on fasse en leur faveur une exception à la règle générale ? D'impitoyables usuriers, des sangsues affamées, des trafiqueurs sans honte, comme tous ceux qui habitent l'Orient . »

Mais, hélas ! dès que « l'on examine avec attention ce qui a été publié sur la disparition du Père Thomas, on éprouve un sentiment pénible..... Un honorable magistrat, le représentant de la France, insiste auprès des lieutenants de Méhémet-Ali pour que justice soit rendue ; et qu'arrive-t-il ? LES

JUIFS D'EUROPE crient au meurtre, à l'assassin ! On diffame M. de Ratti-Menton ; la communion des Juifs, que protège le consulat d'Autriche, jette des cris de détresse..... et, parce que des enfants d'Israël sont allés d'Europe en Égypte, un voile épais a été tiré sur cette scène de sang , » et la justice a suspendu son cours.

« Les Juifs de Damas ont offert de l'or à M. de Ratti-Menton, et l'or a été refusé ; » mais cet irrésistible agent, sorti de la caisse nationale, ainsi que la dénomme M. le consul de France, s'est mis en campagne, et la cause hébraïque a trouvé des défenseurs ! Le membre de la Société orientale qui jette au beau milieu de notre public l'étourdissante et complète procédure de cette affaire, M. Achille Laurent, nous affirme que ces défenseurs « ont été pour la plupart achetés largement ; » et , de son côté, l'un des hommes qui possèdent le mieux le monde judaïque et le Talmud, l'ancien rabbin Drach, prononça cette accablante sentence : « Les assassins du Père Thomas, convaincus de leur crime, ont été soustraits à la vengeance de la loi par les efforts réunis des Juifs de tous les pays..... L'argent a joué le principal rôle dans cette affaire . »

Mais que ce déni de justice, que la suspension des lois de l'État soient ou non le résultat du travail de cet or et le fruit des exigences de la politique, y a-t-il pour cela rien de changé dans la nature des pièces, des aveux et du jugement qui donnent à ce crime une accentuation si brutale, une physionomie si nette et si rude ? Nous nous contentons, pour toute réponse, de placer devant l'investigateur des autorités qui répondent personnellement de leurs paroles et de leurs actes ; cette tâche une fois remplie, nous laissons à chaque lecteur, s'il lui plaît, le soin de se poser en juge ! Mais ce que nous devons formuler, c'est que, dans le camp des ennemis de l'Église et des sociétés occultes, les arrêts favorables à Israël et insulteurs pour la France ne se firent guère attendre, et nous distinguerons entre les patrons de ces Juifs que poursuivait notre consul indigné, le digne ami de M. de Cavour, Maxime d'Azeglio, dont la science et l'impartialité se résument dans les paroles suivantes :

« Les accusations de cruauté, de meurtres d'enfants, de magie, portées contre les Israélites en des temps moins civilisés, sont des fables qui ne peuvent trouver créance à une époque aussi éclairée que la nôtre. Le triste fait arrivé à

Damas en 1840, dont la vérité a été révélée et la justice obtenue par sir Moïse Montefiore et par le jurisconsulte Crémieux, montre précisément que de pareilles extravagances ne peuvent avoir de partisans que dans une société grossière et ignorante . »

Toutes pétries d'audace et d'ignorance que semblent être de telles paroles, nous nous garderons de les négliger, et nous nous demanderons comment il se fit qu'au moment décisif, la justice, après s'être si franchement prononcée, ait trompé l'attente universelle et suspendu ses dernières vindictes ?  
Le voici :

De retour au Caire, Chérif-Pacha, le magistrat suprême et le gouverneur général de la Syrie, ne cessait de raconter « à qui voulait l'entendre les circonstances du meurtre. Il assurait que les Juifs avaient assassiné les chrétiens pour en avoir le sang . » Et nul plus que ce haut magistrat ne devait se sentir en droit de formuler à haute voix ses convictions, car il s'était scrupuleusement entouré de tous les moyens d'investigation que mettait à sa portée l'étendue sans bornes de son pouvoir discrétionnaire. Sa conduite « ayant été constamment dirigée par des sentiments de loyauté, » cet éminent fonctionnaire tenait à honneur qu'il fût impossible « de suspecter ses sentiments un seul instant, » et le résultat de l'affaire dirigée par ses soins avait été que , de seize Juifs impliqués dans l'assassinat du Père Thomas et de son domestique, deux étaient morts dans le courant de la procédure, quatre avaient obtenu leur grâce pour avoir fait des révélations, et dix avaient été condamnés à mort .

L'exécution des condamnés devait suivre, et eût immédiatement suivi le prononcé de la sentence, si le consul de France, M. de Ratti-Menton, ayant l'idée assez singulière de donner à cet arrêt la sanction de l'approbation la plus solennelle, n'eût obtenu l'envoi de la procédure au fils de Méhémet-Ali, à Ibrahim-Pacha, généralissime des troupes égyptiennes en Syrie. Ce délai changea la face des choses, sauva la vie des condamnés, et parut, aux yeux des gens étrangers à l'Orient, remettre en question la justice de l'arrêt ; car ce fut le moment précis où les délégués des Juifs d'Europe, où les représentants de la toute-puissance judaïque en Occident arrivèrent en Égypte. Ces hommes habiles et entreprenants adressèrent aussitôt leur supplique à Méhémet-

Ali, sollicitèrent la révision de la procédure, s'entendirent avec ce souverain, et lorsqu'ils se présentèrent à l'audience, ce prince leur dit : « Les prisonniers sont libres ; la protection la plus large sera accordée à vos frères ; c'est mieux, je pense, que la révision et les enquêtes ! Le voyage de Damas n'est pas sûr aujourd'hui ; refaire un procès, d'ailleurs, c'est réveiller entre chrétiens et Juifs des haines que je veux éteindre. Je vais dire aux consuls ma volonté ; ce soir même j'adresserai mes ordres à Chérif-Pacha.... J'aime les Juifs ; ils sont soumis et industrieux ; j'accorde avec plaisir à leurs délégués cette preuve de sympathie. »

Voici cependant les termes du firman de Méhémet dont les Juifs furent réduits à se contenter : « Par l'exposé et la demande de MM. Mosès Montefiore et Crémieux, qui se sont rendus auprès de nous comme délégués de tous les Européens qui professent la religion DE MOÏSE, nous avons reconnu QU'ILS DÉSIRENT LA MISE EN LIBERTÉ et la sûreté pour ceux des Juifs qui sont détenus et pour ceux qui ont pris la fuite au sujet de l'examen de l'affaire du Père Thomas, moine disparu de Damas, lui, et son domestique Ibrahim. Et comme, à cause d'une si nombreuse population, il ne serait pas convenable de refuser leur requête, nous ordonnons de mettre en liberté les prisonniers juifs, et de donner aux fugitifs la sécurité pour leur retour, etc., etc. »

Ce que les Juifs sollicitaient, et leurs plus folles espérances ne pouvaient s'élever plus haut, Méhémet-Ali le concède à la toute-puissance judaïque ; c'était la liberté des condamnés et le silence de la justice. Renouveler l'enquête eût été folie de leur part ; car alors la France, représentée dans l'Orient par son consul, se fût vue, jusque sous le gouvernement si peu chatouilleux de Louis-Philippe, obligée de tenir cloués sous les regards du monde entier tous ces Juifs, la tête basse, les yeux et la barbe dans le sang des victimes ! Et ces condamnés, soumis à la honte d'une seconde enquête que la France entière eût suivie, eussent-ils pu faire un mouvement sans éclabousser de ce sang leurs hauts et nombreux protecteurs ?

Le silence, chez les Israélites européens, un instant après cette insigne faveur, eût été l'adresse suprême ! Mais ce fut là ce que les Juifs, ardents à faire retentir tous les échos de l'Europe de la tapageuse innocence de leurs condamnés, n'eurent jamais le tact de sentir. Leur principal avocat,

Me Crémieux, eut, il est vrai, le mérite de protester d'une voix généreuse contre les détestables et féroces superstitions de ses coreligionnaires orthodoxes ; mais son bonheur, nous ne saurions dire son triomphe dans cette malheureuse affaire, ne fut point modeste ; les Juifs, sans doute, ne l'eussent point permis ! Ils ne le permettent point encore, et la pression qu'ils exercent sur ceux qui les servent est irrésistible. Un jour, en effet, tout naguère, et c'était en pleine assemblée judaïque, en l'an de grâce 1864, cet orateur, qui sait le côté faible des siens et les illusions de leur orgueil, revient tout à coup sur ces accusations douloureuses, humiliantes, et tonne de sa voix la plus forte : Arrière enfin, s'écrie-t-il, les préjugés « de cette contrée où s'était réveillée vingt ans auparavant, contre les Juifs, cette niaise et abominable calomnie qui les représente comme pétrissant aux fêtes de Pâque le pain azyme avec le sang des chrétiens ; calomnie qu'au nom des Juifs de tout l'univers, — ajoutait-il, — sir Mosès Montefiore et moi, avons abolie devant le tribunal de ce grand Méhémet-Ali, dont l'esprit égalait le courage ! »

... Mais le monarque dont M. Thiers fut le ministre avait entre les mains quelque chose de plus irrécusable et de plus fort que les clameurs de Juda ; car, nous dit le grave auteur de l'Histoire universelle de l'Église, « toutes les pièces du procès furent envoyées à la cour de France . »

Elles y furent envoyées, et si l'influence qui domine dans les révolutions, où les Juifs ont toujours une part immense, ne les a point fait disparaître, elles y sont encore ; car le livre qui les a reproduites quatre ans avant le bouleversement de 1848, c'est-à-dire quatre ans avant l'époque où l'Israélite Crémieux fut un des souverains provisoires de la France, se termine par cet avis au lecteur que nous rapportons pour la seconde fois :

« Tous les documents relatifs à la procédure dirigée contre les Juifs de Damas, accusés du double assassinat du Père Thomas et de son domestique Ibrahim-Amurah, étant déposés au ministère des affaires étrangères, il sera facile de constater l'exactitude des procès-verbaux, notes et pièces juridiques qui sont en tête de cette troisième et dernière partie . »

Le lecteur aura donc toute facilité de s'édifier ; et peut-être alors ces paroles de M. Hamont lui paraîtront-elles celles d'un homme de sens. « Si dans notre France, — pays

de rectitude mais de générosité si souvent irréfléchie, — la masse de la nation ne peut admettre les motifs qui ont fait assassiner le Père Thomas, cela se conçoit ; mais il est permis aux hommes qui ont séjourné quelque temps en Orient, aux hommes qui ont fréquenté les Juifs, à tous ceux enfin qui ont vécu parmi les peuples orientaux, de penser autrement ».

... Ces immolations accomplies par des Juifs franchement orthodoxes sont de tous les siècles. — La loi religieuse du Talmud leur en fait un devoir et un singulier mérite ... Leur habitude, fondée sur les lois de la prudence, est de nier avec l'aplomb, l'inexprimable aplomb qui caractérise dans leur bouche toute offense à la vérité, cet acte qui ne cessa de soulever contre eux l'unanime réprobation des peuples. Mais la justice humaine les a mille fois pris sur le fait. Les pages les plus irrécusables de l'histoire, les arrêts des tribunaux laïques les plus éminents, et les plus inattaquables procès-verbaux de l'Église, répondront jusqu'à la fin des temps aux audacieuses dénégations du Juif. Et , chose aussi naturelle que digne de remarque, ces faits qu'engendrent une même inspiration, une même idée religieuse, se ressemblent d'une ressemblance si frappante, que l'intervalle de plusieurs siècles ne saurait altérer leur physionomie, modifier leur caractère. C'est pourquoi, si nous parcourons du regard les actes relatifs au martyre du jeune Simon et les actes de la procédure du Père Thomas, que sépare un espace de temps près de quatre fois séculaire, la pensée de deux dates distinctes s'efface devant la nature des faits ; l'un est l'exacte répétition de l'autre, et nous croyons assister au même drame.

[Extrait du livre, Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens, Editions Plon, 1869.]

---

NOMS DES ASSASSINS DU PÈRE THOMAS : 1- Daoud Hrari- 2- Haroun Hrari- 3- Issac Hrari- 4-Youssef Hrari- 5- Youssef Linado- 6- Le rabbin Moussa Abou al Afia- 7- Le rabbin Moussa Bokhor Yahouda de Salonique, dit Slamiki- 8- Le barbier Sleiman Salloum.

NOMS DES ASSASSINS DU SERVITEUR CHRÉTIEN : 1- Moussa Farhi-  
2- Mourad Farhi- 3- Haroun d'Istanbul, dit Stamboli- 4- Issac Picciotto-  
5- Aslan Farhi- 6- Jacob Abou al Afia- 7- Youssef Manahim Farhi-  
8- Mourad al Fattal.

L'azyme de Sion, général Tlass 1987.

---

LIVRE DÉDIÉ A TOUTES LES VICTIMES CONNUES ET INCONNUES,  
SACRIFIÉES SUR L'AUTEL DE LA HAINE TALMUDIQUE :

1071. A Blois (*Monumenta historica Germaniae : Scriptorum*, vol. VI, p. 500) : Un enfant est crucifié puis jeté dans le fleuve. Le Comte Théobald fait brûler les juifs coupables.

1114. A Norwich en Angleterre (*Bollandistes*, vol. 3<sup>o</sup> de mars, 588 : et *Monumenta ibid.*) Guillaume, enfant de douze ans, est attiré dans une maison juive où il est crucifié parmi mille outrages le jour de Pâques, et afin de mieux représenter Jésus-Christ sur la Croix, il fut blessé au côté.

1160. A Gloucester (*Monumenta ibid.*) les juifs crucifièrent un enfant.

1179. A Paris (*Bollandistes ibid* : p. 551) : l'enfant Richard a été immolé au Château de Pontoise le Jeudi Saint : et il est honoré comme Saint à Paris.

1181. A Paris (*Pagi à l'année 1881*, n. 15 et *Bolland.* 25 mars, p. 589). Saint Robert, enfant, est tué par les juifs vers les fêtes de Pâques.

1182. Les juifs à Pontoise crucifient un garçon de douze ans, et pour cette raison sont expulsés de France. - A Saragosse (*Blanca Hispania illustrata*, Tome 3<sup>o</sup>, p. 657) il arrive la même chose à Dominique del Val.

1236. Près d'Haguenau (*Richeri Acta Senonensia Monum.* XXV, p. 324 et ailleurs) trois enfants de sept ans sont immolés par les juifs en haine de Jésus-Christ.

1244. A Londres (*Baronius* n. 42 sur cette année) un enfant chrétien est martyrisé par les juifs ; il est vénéré dans l'église St Paul.

1250. En Aragon (*Giovanni da Lent, De Pseudo Messiis*, p. 33) un enfant de sept ans est crucifié vers le temps de la Pâque juive.

1255. A Lincoln (*Bolland.* vol, 6<sup>o</sup> de juillet, p. 494), Hugues, enfant volé par les juifs est nourri jusqu'au jour du sacrifice.

Beaucoup de juifs arrivent des différentes régions d'Angleterre, et le crucifient, en renouvelant en lui toutes les scènes de la Passion de Notre-Seigneur, comme nous le racontent Matthieu Paris et Capgrave.

Weever nous apprend encore que les juifs des principales villes d'Angleterre enlevaient les enfants de sexe masculin pour les circoncire, puis en outrage à Jésus-Christ les couronnaient d'épines, les flagellaient et les crucifiaient

(LAURENT, Les affaires de Syrie, tom. 2. p. 326 Ed. de Paris 1846).

1257. A Londres (Cluverio Epitome hist. p. 541) un enfant chrétien est immolé par les juifs.

1260. A Wessembourg (Annal Colmar, Monum. XVII, 191) un enfant tué par les juifs.

1261. A Pfortzeim Bade (Bolland. vol. 2° d'avril, p. 838) : une enfant de sept ans est étranglée, puis saignée et noyée.

1283. A Mayence (Baronius n. 61 : Acta Colmar. Monument. XVII, 210) un enfant est vendu par sa nourrice à des juifs et tué par eux.

1285. A Munich (Radero Bavaria sancta, Tome 2°, p. 331 : Monum. XVII, 415) un enfant est saigné. Son sang sert de remède aux juifs. Le peuple brûle la maison où les juifs s'étaient réfugiés.

1286. A Oberwesel sur le Rhin (Bolland. 2° vol. d'avril, p. 697 : Monum. XVII. 77 : Baronius 1287, n. 18) Wernher, quatorze ans, est martyrisé pendant trois jours avec des incisions répétées.

1287. A Berne (Bolland. 2° vol. d'avril) le jeune Rodolphe est tué lors de la Pâque des Juifs.

1292. A Colmar (Ann. Colm. II, 30) un enfant est tué comme ci-dessus.

1293. A Crems (Monum. XI, 658) un enfant est immolé par les juifs, deux des assassins sont châtiés : les autres se sauvent grâce à l'or.

1294. A Berne (Ann. Colm. II, 32) un autre enfant a les veines ouvertes par les juifs.

1302. A Remken : même chose (Ann. Colm. II, 39).

1303. A Weissense en Thuringe (Baronius 64) l'écolier Conrad, fils d'un soldat, saigné avec des incisions aux veines.

1345. A Munich (Radero 351) le Bienheureux Henri cruellement tué.

1401. A Dissenhofen dans le Wurtemberg (histoire du Bx. Albert de Simon Habiki d'après les Bolland., vol. 2° d'avril) un enfant de quatre ans est acheté pour trois florins et saigné par les juifs.

Ici il faut noter que dans le procès fait pour cet assassin, le juif accusé confessa "que tous les sept ans les juifs ont besoin de sang chrétien. Un autre révéla que le chrétien assassiné devait avoir moins de treize ans. Un troisième dira qu'ils se servaient de ce sang dans la Pâque ; qu'ils en faisaient sécher une partie pour le réduire en poudre, et qu'ils s'en servaient pour les rites religieux" (Question Juive, pp. 59-60). Il est remarquable que les mêmes confessions et révélations aient été faites par des juifs à plusieurs siècles de distance et dans des pays très éloignés : à Trente, en Moldavie, en Suisse aux XIVème et XVIIIème siècles, comme nous l'avons déjà vu plus haut.

1407. Là aussi un autre enfant tué ; d'où une émeute populaire et la chasse aux juifs (ibid).

1410. En Thuringe (Baronius 31) les juifs sont chassés à cause de crimes contre les enfants chrétiens.

1429. A Rovensbourg (Baronius 31: Bolland. 3° vol. d'avril, p. 978) Louis Von Bruck, jeune chrétien, est sacrifié par des juifs alors qu'il les servait à table



entre la Pâque et la Pentecôte : son corps est retrouvé et honoré par les chrétiens.

1454. En Castille (Simon Habiki cit.) un enfant est coupé en morceaux et son cœur cuit comme nourriture. Pour ce crime et d'autres semblables, les juifs furent ensuite chassés d'Espagne en 1459.

1457. A Turin (ibid) un juif est pris à l'instant même où il va égorger un enfant.

1462. Près d'Innsbruck (Bolland. 3<sup>o</sup> vol. de juillet, p. 462) le Bienheureux enfant André né à Rinn, est immolé le 9 juillet par des juifs qui recueillent son sang.

1475. A Trente, le célèbre martyr du Bx. Simon, dont existent les procès d'origine qui font apparaître les juifs de Trente coupables de l'assassinat du Bx. Simon, et en révèlent beaucoup d'autres douzaines commis par eux et leurs coreligionnaires dans le même but rituel, au Tyrol, en Lombardie, dans la Vénétie, et ailleurs encore en Italie, Allemagne, Pologne, etc, etc...

1480. A Trévise (Baronius p. 569) est commis un crime semblable au précédent de Trente.

1480. Assassinat du Bienheureux Sébastien de Porto Buffole dans la région de Bergame.

1480. A Motta di Venezia (Bolland. vol. 2<sup>o</sup> d'avril) un enfant est immolé le Vendredi Saint.

1486. A Ratisbonne (Radero 3<sup>o</sup>, 174) six enfants victimes des juifs.

1490. A Gardia près de Tolède (Bolland. 1<sup>er</sup> avril 3) un enfant est crucifié.

1494. A Tyrman en Hongrie (Bolland. vol. 2<sup>o</sup> d'avril p. 838) un enfant est volé et saigné.

1503. A Waltkirch en Alsace (Bolland. vol. 2<sup>o</sup> d'avril p. 830) : un enfant de quatre ans, vendu par son père aux juifs pour dix florins, à la condition qu'il lui fût restitué vivant après en avoir retiré du sang. Les juifs le tuèrent en le saignant.

1505. A Budweys (Efele Scriptores, 1.138) un fait semblable.

1520. A Tyrnau et à Biring (Bolland. vol. 2<sup>o</sup> d'avril p. 839), deux enfants saignés. Pour cette raison, les juifs furent alors chassés de Hongrie.

1540. A Suppenfeld en Bavière (Radero 2,2 31 ; 3, 179) Michel, quatre ans, torturé pendant trois jours.

1547. A Rave en Pologne (Simon Habiki, cit.) le fils d'un tailleur sacrifié par deux juifs.

1569. A Witow en Pologne (ibid.) Jean, deux ans, vendu pour deux marks au juif Jacques de Leizyka, et tué cruellement par lui. D'autres faits semblables sont arrivés à Bielko et ailleurs.

1574. A Punia en Lituanie (ibid.) Elisabeth, sept ans, assassinée par le juif Joachim Smerlowiez le mardi avant le dimanche des Rameaux ; son sang est recueilli dans un vase.

1590. A Szydlow (ibid.) un enfant disparaît : son cadavre est retrouvé saigné avec des incisions et des piqûres.

1595. A Gostin (ibid.) un enfant est vendu aux juifs pour être saigné.

1597. Près de Sryalow (ibid.) un enfant tué : avec son sang, les juifs aspergent la nouvelle synagogue pour la consacrer.

1650. A Caaden (Tentzel, janvier 1694) un enfant de cinq ans et demi du nom de Mathias Tillich y est assassiné le 11 mars. Cet historien raconte d'autres faits semblables arrivés à Steyermark, Karnten, Crain, etc...

1655. A Tunguch en Allemagne (Tentzel, juin 1693) un enfant assassiné.

1669. A Metz (Procès : Paris 1670 : Feller, journal 1788, vol. 2<sup>o</sup>, p. 428) un enfant de trois ans volé par le juif Raphaël Levi, est cruellement assassiné. Son cadavre fut retrouvé horriblement mutilé. Le coupable fut brûlé vif par sentence du Parlement de Metz le 16 juin 1670.

1778. Le 'Journal historique et littéraire' du 15 janvier 1778 à la page 88 et celui du 15 octobre de la même année à la page 258 mentionne que de nombreux enfants ont été tués par les juifs au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

1803. Nous avons de bonnes raisons pour avancer cette date de 1803 ; car cette année-là, pour la première fois fut publié le petit livre de Théophite ou Néophite. L'autorité de celui-ci vaut historiquement plus que les autres pour démontrer que les juifs ont toujours utilisé, utilisent et doivent utiliser (s'il s'agit vraiment de juifs observants) le sang chrétien dans leurs rites.

1810. Dans les actes du Procès de Damas (Laurent ; affaires de Syrie) existe une lettre de John Barker, ex-consul anglais à Alep où il est question d'une pauvre chrétienne disparue à Alep. Tous accusaient un juif, Raphaël d'Ancône, de l'avoir égorgée pour en recueillir le sang.

1827. A Varsovie (CHIARINI, Teoria del Giudaismo, vol. I. p. 355) un enfant chrétien disparaît à l'occasion de la Pâque juive.

1831. A Saint-Petersbourg (Amblagen der Suden : Leipzig 1864) un enfant est assassiné par les juifs dans un but rituel. Ainsi en ont statué quatre juges.

1839. A Damas (Procès de Damas, d'après Laurent, p. 301) on découvre à la douane une bouteille de sang apportée par un juif : il offre dix mille piastres pour étouffer l'affaire.

1840. A Damas, le célèbre procès sur l'assassinat du Père Thomas de Calangiano, capucin, et de son serviteur chrétien, tués par les juifs dans un but rituel. Les juifs furent convaincus et condamnés : mais ils furent ensuite graciés à cause de l'argent. Ces juifs assassins étaient presque tous italiens et de Livourne. L'original du procès se trouve aux Archives de Paris, et fut publié par Laurent dans le 2<sup>o</sup> volume des Affaires de Syrie.

1843. A Rhodes, Corfou et ailleurs (l'Egypte sous Méhemet Ali de Hamont : Paris 1863) assassinat par des juifs d'enfants chrétiens.

1881. A Alexandrie d'Egypte le meurtre du jeune grec Fornarachi, dont traitèrent tous les journaux de 1881-1882. Le cadavre fut retrouvé saigné, tout piqué, et semblable à une statue de cire.

1882. A Tisza Eszlar en Hongrie, une jeune fille de quatorze ans est égorgée dans la synagogue par le sacrificateur juif. Plus récemment encore, en 1891, fut trouvé chez le juif Buschoff à Xanten, dans la Prusse rhénane, le cadavre de l'enfant catholique Jean Hegmann, sans une goutte de sang. Buschoff fut

jugé, puis absous, tant est grande de nos jours la puissance de l'or juif !  
Nous avons lu les actes de ces procès, traduits par la "Verona fedele", et nous défions quiconque les lise, de ne pas y voir le but préétabli de sauver coûte que coûte le coupable.

C'est un procès qui peut être défini : Monument éternel ou bien de stupidité juridique ou bien de corruption juive ! » ("La Civiltà Cattolica", 23 janvier 1893, pp. 281-286).

1955. A Chicago John Schuessler (14 ans) et son petit frère Anton jr. (13 ans) sont retrouvés le corps tailladé et perforé. Même chose pour Robert Peterson (11 ans), ainsi que pour Patricia Grimes (15 ans) et sa petite soeur Barbara (12 ans). Tous les cinq ont été entièrement vidés de leur sang. La puissante communauté juive de Chicago, tentera d'étouffer l'affaire.

[LISTE NON EXHAUSTIVE]

+++